

# PANÉGYRIQUE DES SAINTES BERNICÉ ET PROSDOCÉ ET DE DOMNINE, LEUR MÈRE

## AVANT-PROPOS

Dans l'avertissement qui précède l'homélie sur les cimetières et sur la croix, laquelle fut prononcée le Vendredi saint, nous avons dit qu'elle le fut vingt jours avant l'homélie sur les saintes martyres Bernicé, Prosdocé, etc., et qu'à celle-là le rapportent les premiers mots de celle-ci : «Il n'y a pas encore vingt jours que nous avons fêté le souvenir de la Croix.» A l'appui de ce sentiment se présentent les paroles qu'on lit peu après : «Je vous disais alors : Il a brisé les portes d'airain, il a rompu les verrous de fer.» En effet, l'orateur, dans l'homélie sur la croix, insiste assez longuement sur ce texte. C'est pourquoi l'on doit rejeter l'opinion des Grecs qui, voyant dans cette fête de la Croix la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix laquelle se célèbre le quatorze septembre, mettent la fête des saintes martyres vingt jours après, c'est-à-dire au quatrième jour d'octobre; ils ne s'aperçoivent pas que cette homélie sur la croix a été prononcée le vendredi saint, et non le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, fête qui n'était pas connue du temps de saint Chrysostome. Le Martyrologe romain est plus près de la vérité lorsqu'il place la fête de ces saintes martyres au quinzième jour d'avril, quoiqu'il se trompe en un point, qualifiant de vierge, Domnine, qui était la mère de Bernicé et de Prosdocé. Cette date du Martyrologe romain nous permet de trouver l'année où ont été prononcées ces deux homélies : ce serait l'année 392, en laquelle la Pâque a été célébrée le vingt-huitième jour de mars; par conséquent, à partir du vendredi saint qui était le vingt-sixième jour du même mois, on trouvera que le vingtième jour coïncide avec le quatorze avril. Ou peut s'en tenir à cette date, quoiqu'elle ne soit pas absolument certaine. Comme nous l'avons dit ailleurs, les tables pascales qui ont été dressées plus tard sont loin de s'accorder avec les tables anciennes.

## PANÉGYRIQUE

1. Il n'y a pas encore vingt jours que nous avons fêté le souvenir de la Croix, et voilà que nous fêtons celui de plusieurs martyres. Voyez-vous avec quelle promptitude apparaissent les fruits de la mort du Christ ? C'est à cause de cette brebis qu'ont été égorgées ces génisses, à cause de cet agneau que l'ont été ces victimes, à cause de ce sacrifice qu'ont été offertes ces hosties. Vingt jours ne sont pas encore écoulés, et soudain le bois de la croix a poussé ces magnifiques rejetons de martyres; car ce sont là les effets de la mort du Sauveur. Vous voyez donc aujourd'hui confirmées par les faits, les paroles que je vous citais naguère. Je vous disais alors : «Il a brisé les portes d'airain, il a rompu les verrous de fer.» (Ps 106,16) Aujourd'hui les faits justifient ce langage. Si le Sauveur n'avait pas brisé les portes d'airain, ces portes restant fermées, de simples femmes n'en auraient point franchi le seuil avec autant de facilité et de courage. S'il n'eût pas rompu les verrous de fer, de simples vierges n'auraient point eu la force de les arracher. S'il n'eût pas rendu la prison inutile, ces martyres n'y fussent point entrées avec autant d'intrépidité. Béni soit Dieu ! Une femme brave la mort; elle qui avait assujetti notre vie à la mort, rend impuissante entre les mains du diable cette arme antique du diable; un faible et fragile instrument se transforme en un glaive irrésistible. De simples femmes bravent la mort; qui n'en serait frappé de stupeur ? Honte aux Grecs, confusion aux Juifs, qui ne croient pas en la résurrection du Christ. Et quelle preuve plus forte, dites-moi, exigez-vous de cette résurrection, quand vous avez sous les yeux un changement si profond ? Des femmes affrontent la mort, la mort qui, auparavant, glaçait des hommes et des saints de terreur et d'effroi. Apprenez la crainte qu'elle inspirait autrefois, afin qu'en présence du mépris qu'on en fait aujourd'hui, vous vous incliniez devant Dieu, l'auteur de ce changement : apprenez quelle était autrefois la puissance de la mort, afin qu'à la vue de sa faiblesse actuelle vous rendiez grâce au Christ qui l'a réduite à une impuissance complète.

Autrefois, mon bien-aimé, il n'y avait pas de force comparable à la force de la mort, ni de faiblesse comparable à notre faiblesse; mais aujourd'hui la faiblesse de la mort surpasse toute autre faiblesse, et notre force, toute autre force. Voyez-vous quelle heureuse révolution a été accomplie ? Voyez-vous comment Dieu a changé la force en faiblesse et la faiblesse en force, nous manifestant de ces deux manières sa puissance ? Au reste, ceci n'est point une simple assertion, et en voici la preuve : En premier lieu, si tel est votre avis, montrons la crainte que la mort inspirait autrefois non seulement aux pécheurs, mais encore aux saints personnages qui jouissaient d'un grand crédit auprès de Dieu, qui étaient riches en mérites et consommés en vertus. Mon but en ceci n'est pas d'attirer du blâme sur les saints, mais d'exalter l'admirable puissance de Dieu. Et où est la preuve que la vue de la mort inspirait autrefois de la terreur, et qu'elle pénétrait tous les hommes d'horreur et d'effroi ? Dans l'histoire du premier patriarche. oui, Abraham, ce patriarche, ce juste, cet ami de Dieu, qui avait abandonné sa patrie, sa maison, ses proches, ses amis, qui avait sacrifié tous les biens d'ici-bas pour obéir au Seigneur, redoutait et craignait la mort à ce point, que, au moment d'entrer en Egypte, il tenait à son épouse ce langage : «Je sais que vous êtes belle. Il arrivera donc que les Egyptiens, vous voyant, vous garderont et me mettront à mort.» Et après ? «Dites : Je suis sa sœur, afin qu'ils me traitent bien à cause de vous; et ainsi à cause de vous ma vie sera épargnée.» (Gen 12,11-13) Qu'est-ce cela, ô saint, ô patriarche ? Quoi, vous êtes insensible à la perspective de votre femme outragée, de votre couche souillée, de vos droits violés ? est-ce donc à ce point que vous redouteriez la mort ? Encore ne vous arrêtez-vous pas là, et ourdissez-vous le mensonge avec votre épouse, et jouez-vous par avance le drame de votre déshonneur, et cherchez-vous de toutes les manières à assurer le secret aux desseins adultères du roi d'Egypte, et après avoir dépouillé votre compagne du titre d'épouse, lui imposez-vous le rôle de sœur ! – Je crains cependant qu'en nous efforçant d'atténuer l'influence de la mort, nous ne paraissions faire au juste son procès. J'essaierai donc d'atteindre ces deux fins, et de prouver la faiblesse de la mort, et de soustraire le juste à cette accusation; mais il est nécessaire d'exposer d'abord la frayeur que la mort lui inspirait, avant de le justifier complètement.

Examinons donc le supplice intolérable et terrible qu'il eut à souffrir. Voir, en effet, une épouse outragée, la voir déshonorée par l'adultère est un supplice plus intolérable que la plus cruelle des morts. Et que dis-je, déshonorée par l'adultère ? Que l'ombre d'un soupçon à ce sujet pénètre dans l'âme, et la vie devient tout entière un horrible tourment. La passion de la jalousie est un feu, une flamme dont les ardeurs sont insurmontables. Un sage exprimait ce qu'elle renferme de tyrannique et de fatal en ces termes : «Le cœur de son époux est rempli de jalousie; aucune expiation n'éteindra sa haine, – il sera inflexible au jour de la vengeance,

et il ne sera pas désarmé par le nombre des présents. – «La jalousie, est-il dit encore, est dure comme l'enfer.» (Pro 6,34-35; Cant 8,6) De même que l'enfer est insensible aux présents, de même on ne saurait adoucir et fléchir la jalousie. Plus d'une fois des époux auraient acheté au prix de leur vie la satisfaction de découvrir l'adultère : ils auraient bu avec délices le sang de l'homme qui avait souillé leur épouse, et ils auraient volontiers pour cela tout fait, tout supporté. Et cependant ce tourment intolérable, ce sentiment inexorable, tyrannique, le juste l'a supporté avec une admirable patience, et il s'est résigné au déshonneur de sa femme à cause de l'effroi que lui inspiraient la mort et le trépas.

2. Qu'Abraham ait redouté la mort, ce qui précède le prouve. Il nous reste ensuite à le justifier de toute accusation et de tout blâme à ce sujet, après avoir toutefois énoncé les reproches qu'on lui fait. Et quels sont ces reproches? Il aurait dû, dit-on, mourir plutôt que de laisser déshonorer sa femme. Voilà le crime dont plusieurs l'accusent, d'avoir préféré la conservation de sa vie, à celle de la chasteté de son épouse. Que prétendez-vous ? qu'il eût dû mourir plutôt que de laisser déshonorer sa femme ? et qu'y aurait-il gagné ? Si par sa mort il eût arraché sa femme au déshonneur, vous auriez raison. Mais si sa propre mort ne devait en rien la préserver de l'infamie, pourquoi inconsidérément et sans raison eût-il sacrifié son propre salut ? Pour vous montrer que sa mort n'aurait point soustrait sa femme à l'adultère, écoutez ce qu'il dit : «Et il arrivera que les Egyptiens vous ayant vue, vous garderont, et me feront mourir.» (Gen 12,12) Un double crime se fût donc accompli, un adultère et un homicide : or il était de la plus simple prudence d'empêcher au moins l'un de ces crimes. Si, encore une fois en sacrifiant sa vie, Abraham eût mis Sara à l'abri de tout outrage; si, après avoir mis à mort le juste, les Egyptiens eussent dû respecter sa compagne, vos reproches auraient quelque fondement; mais si Abraham, une fois mis à mort, sa femme n'en aurait été pas moins déshonorée, pourquoi reprocher au saint patriarche d'avoir, par sa sagesse, de deux crimes qui se préparaient, l'adultère et l'homicide, empêché l'homicide ? Et c'est précisément ce qui lui mériterait nos louanges, d'avoir conservé pure de son sang la main de l'adultère. Vous ne pourriez pas même avancer que par ces mots : «Je suis sa sœur,» Sara provoquait l'insolence de l'Egyptien, parce que, eût-elle dit : *Je suis sa femme*, elle ne l'eût pas davantage éloignée, ce qu'exprimaient clairement les paroles du patriarche : «Si l'on vous voit, on dira : c'est sa femme, et l'on me tuera, tandis qu'on vous gardera.» Par conséquent, eût-elle dit : je suis sa femme, un adultère et un meurtre auraient été commis; mais en disant : je suis sa sœur, l'homicide ne se commettait pas. Voyez-vous comment, de deux crimes qui menaçaient de se commettre, le patriarche par sa sagesse sut en prévenir un ?

Désirez-vous apprendre encore comment il prévient autant qu'il est en lui le crime d'adultère, et comment il l'empêche de se consommer; prêtez à son langage une oreille attentive. «Dites : Je suis sa sœur.» Que dit-il ? quiconque prend une sœur n'est point adultère; car l'adultère dépend de la volonté. Les rapports de Juda avec Thamar, sa belle-fille, ne furent point qualifiés d'adultère, parce qu'il avait vu en elle, non sa belle-fille, mais une prostituée. De même en ce sujet, l'Egyptien qui allait prendre Sara, non comme la femme d'Abraham, mais comme sa sœur, n'encourait pas l'accusation d'adultère. – Et que fait ceci à Abraham, objecte-t-on; il savait bien qu'il livrait sa femme et non sa sœur ? – Cette observation ne charge aucunement le patriarche. Si, en entendant ces paroles : elle est ma femme, on eût dû s'abstenir de tout outrage, le reproche que vous adressez au juste serait fondé; mais puisque le titre d'époux ne devait en rien protéger et défendre Sara contre le déshonneur, selon ces mots : «ils diront : c'est sa femme, et ils vous garderont;» ce serait une raison de plus pour admirer ce juste d'avoir pu, en des circonstances aussi délicates, préserver l'Egyptien de toute tache de sang, et empêcher autant qu'il était en lui le crime d'adultère.

Passons maintenant à Jacob, son petit-fils : vous le verrez trembler et craindre devant la mort, lui qui dès son jeune âge avait montré une sagesse tout apostolique. Paul donnait à ses disciples le précepte suivant : «Que nous ayons un peu de nourriture et de quoi nous couvrir, et nous serons contents.» (1 Tim 6,8). Or Jacob demandait à Dieu les mêmes choses : «Que le Seigneur, disait-il, nous donne du pain à manger et des vêtements pour nous couvrir, et ce sera assez pour nous.» (Gen 28,20) Et pourtant, cet homme qui ne demandait que le nécessaire, qui avait sacrifié la maison paternelle, reçu les bénédictions, obéi à sa mère, cet homme ami de Dieu, dont la sagesse avait vaincu la nature, puisque n'étant que le second dans l'ordre de la nature, il devint le premier dans l'ordre des bénédictions; cet homme dont la puissance, la philosophie et la piété avaient été si grandes, après une infinité d'épreuves, de luttes, de combats, après avoir remporté une multitude de couronnes, retournant dans sa patrie et sur le point de rencontrer son frère, dont la présence lui apparaît comme celle d'un monstre, et dont il redoute le ressentiment, se jette aux pieds du Seigneur et le supplie en ces

termes : «Délivrez-moi de la main de mon frère Esaü; car je crains beaucoup qu'il ne vienne me frapper et qu'il ne frappe aussi la mère avec les enfants.» (Gen 32,11) Le voyez-vous redouter également la mort, trembler et implorer Dieu à ce sujet ? Vous montrerez-vous encore un autre grand homme éprouver les mêmes sentiments ? Représentez-vous Elie, cette âme vaste comme le ciel, cette âme divine. Eh bien, Elie qui a fermé le ciel et qui l'a ouvert de nouveau, qui a fait descendre le feu d'en haut, qui a offert un sacrifice admirable, qui était consumé de zèle pour Dieu, qui dans un corps humain menait une vie angélique, qui n'avait que son manteau de peau de brebis, qui s'était élevé au-dessus de toutes les choses de la terre, Elie redoute et craint la mort à ce point qu'après toutes ces merveilles, après avoir ouvert le ciel, offert son sacrifice, malgré son manteau grossier, sa solitude, sa philosophie, sa hardiesse si extraordinaire, il est intimidé par une misérable femme, et prend pour cela la fuite. Jézabel avait dit : «Que les dieux m'accablent de maux semblables et de maux plus grands encore, si demain je ne fais de ta vie ce qu'on a fait de la vie de ceux qui sont morts. Elie craignit, poursuit l'historien, et il s'enfuit, et il marcha pendant quarante jours.» (III R19,2-3)

3. Voyez-vous combien la mort était redoutable ? Admirons donc le Seigneur qui, de cette mort redoutable aux prophètes, a fait pour des femmes un objet de mépris. Elie fuyait la mort; des femmes courent au-devant de la mort : l'un s'en éloignait avec empressement; les autres s'empressent de la poursuivre. Qu'il est profond ce changement soudainement opéré ! Des hommes comme Abraham et Elie considèrent avec angoisse le trépas; et des femmes le foulent sous leurs pieds comme de l'argile. Mais n'adressons aucun reproche à ces saints : il n'y a de leur part aucune faute; c'est la nature qui en eux était faible, et non la volonté qui était criminelle. Dieu voulait alors que la mort fût terrible, afin de manifester ensuite la grandeur de sa grâce. Il voulait qu'elle fût terrible, parce qu'elle était un supplice, et c'est pourquoi il laissait la menace de ce supplice suspendue sur la tête des hommes, afin qu'ils ne vinssent pas à tomber dans l'indifférence. Que cette sentence, disait-il, demeure pour les effrayer et les rendre sages : viendra d'ailleurs, oui, viendra le jour où ils seront affranchis de ces angoisses. Et c'est ce qui est arrivé. Que Dieu nous ait affranchis de ces angoisses, les martyrs nous le prouvent et Paul encore mieux que les martyrs. Vous avez entendu dans l'Ancien Testament Abraham s'écrier : «Pour vous, ils vous garderont; mais moi, ils me mettront à mort.» (Gen 12,12) Vous avez entendu ces mots de Jacob : «Délivrez-moi de la main d'Esaü mon frère, car je le redoute.» (Gen 32,11). Vous avez vu Elie fuyant par crainte de la mort devant les menaces d'une femme : Ecoutez les sentiments de Paul à cet endroit, écoutez s'il estime, comme ces justes, la mort une chose terrible, s'il en considère avec effroi et tristesse les approches. Au contraire, la mort est pour lui une chose désirable. Aussi disait-il : «Etre dégagé des liens du corps et aller avec le Christ, est pour moi bien préférable.» (Phil 1,23) Ce que les uns redoutaient, l'autre le préfère; ce qui était odieux à ceux-là, charme celui-ci. Et c'est avec raison; car, si autrefois la mort précipitait dans l'enfer, maintenant elle réunit au Christ. Jacob disait : «Vous conduisez avec tristesse mes vieux ans dans l'enfer.» (Gen 42,38) Quant à Paul, il disait : «Etre dégagé des liens du corps et aller avec le Christ est pour moi bien préférable.» (Phil 1,23) En parlant de la sorte, il ne condamnait pas la vie présente, tant s'en faut; prenons bien garde de donner prise aux hérétiques; il ne la repoussait pas comme mauvaise, mais il soupirait après la vie à venir comme après une vie meilleure. En effet, il ne dit pas simplement qu'il soit bon pour lui d'être délivré et d'aller avec le Christ, mais qu'il est préférable. Or ce qui est préférable supposera toujours un bien réel pour corrélatif. De même qu'en disant : «Celui qui se marie fait bien, et celui qui ne se marie pas fait encore mieux,» (1 Cor 7,38) il déclare le mariage une chose bonne, et la virginité une chose meilleure; de même ici, la vie présente, dit-il, est bonne sans doute, mais la vie à venir est bien préférable.

Se livrant ailleurs à des considérations de même nature, il disait : «Quand même je serais immolé pour le sacrifice et l'offrande de votre foi, j'en aurais de la joie et je m'en féliciterais avec vous tous; et vous aussi vous devriez en avoir de la joie et vous en féliciter avec moi.» (Phil 2,17-18) Que dites-vous ? Quoi; vous allez mourir, ô Paul, et vous invitez les hommes à partager votre joie ? et qu'est-il donc arrivé, je vous le demande ? – Je ne vais pas mourir, répond-il, mais passer à une vie meilleure. Telles les personnes promues à des dignités invitent la foule de leurs connaissances à s'associer à leur joie : tel Paul, marchant à la mort, réclamait les félicitations des fidèles. C'est que la mort est un repos, la fin de nos fatigues, la récompense de nos sueurs, le prix et la couronne de nos combats. Aussi, aux lamentations et aux pleurs qu'on répandait autrefois sur les morts ont succédé maintenant les psaumes et les cantiques. On pleura Jacob quarante jours; les Juifs pleurèrent sur Moïse et menèrent le deuil

durant quarante jours également, parce qu'alors la mort était la mort. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : ce sont des hymnes, des prières, des psaumes, toutes choses qui expriment la joie; car les psaumes sont un signe d'allégresse : «Quelqu'un, parmi vous, est-il rempli d'allégresse ? est-il dit, qu'il chante un psaume.» C'est donc parce que nous sommes remplis d'allégresse que nous chantons sur les morts des psaumes qui nous exhortent à envisager la mort avec confiance. «Retourne, dit-on, ô mon âme, dans ton repos; car le Seigneur t'a gratifiée de ce bienfait.» (Ps 116,7) Voyez-vous la mort transformée en un bienfait et en un repos ? Celui qui y est entré, s'y repose de ses œuvres comme Dieu s'est reposé des siennes.

4. En voilà bien assez sur la mort. Abordons l'éloge des martyrs, si toutefois votre attention n'est pas trop fatiguée. C'est à l'occasion de cet éloge que se sont présentées ces paroles. Reprenons, car il le faut, d'un peu plus haut notre sujet. Il s'éleva un jour contre l'Eglise une guerre terrible, guerre la plus funeste de toutes. Cette guerre était double, intérieure et extérieure à la fois : l'une allumée par des proches, l'autre par des ennemis; l'une par des étrangers, l'autre par des connaissances. Et quand même il se fût agi d'une simple guerre, le mal n'en eût pas moins été souverainement déplorable; n'y eût-il eu que la guerre du dehors, il n'en fût pas moins résulté de désastreuses conséquences. Mais la guerre dont il s'agit était double, et la guerre du dedans était encore plus terrible que celle du dehors. On peut aisément se tenir en garde contre un ennemi déclaré; mais il est difficile de déjouer les pièges de celui qui sous le masque de l'amitié cache les sentiments de la haine. Une double guerre s'était donc alors élevée, une guerre civile, et une guerre étrangère : ou plutôt, à dire vrai, l'une et l'autre étaient une guerre civile. Car les ennemis du dehors, les juges, les magistrats, les soldats, loin d'être des étrangers et des barbares, loin d'appartenir à un autre gouvernement et à un autre empire, obéissaient aux mêmes lois, habitaient la même patrie, participaient au même régime politique. Si la première guerre civile venait du côté des juges, une seconde, bien plus funeste, venait du côté des proches, guerre étrange, inconcevable, inspirée par une affreuse cruauté. Les frères livraient les frères, les pères les enfants, les maris leurs femmes; tous les droits du sang étaient foulés aux pieds, la terre entière était déchirée par la division, et personne ne reconnaissait plus personne. C'était le diable dont la puissance régnait sans aucune limite.

Or, au milieu de cette guerre et de ce bouleversement, les femmes dont nous parlons, si nous devons les appeler des femmes, car dans des corps de femmes elles ont montré des âmes d'hommes; et non seulement elles ont montré des âmes d'hommes, mais encore elles se sont élevées au-dessus de la nature et ont rivalisé avec les puissances incorporelles elles-mêmes : ces femmes donc, abandonnant la ville, leur maison, leurs parents, partirent pour une terre étrangère. Puisque l'on outrage le Christ, dirent-elles, il n'y a plus pour nous de liens d'estime ni d'affection. En conséquence, elles quittèrent tout et s'éloignèrent. De même qu'un incendie venant à se déclarer au milieu de la nuit, les habitants de la maison incendiée n'entendent pas plutôt dans leur sommeil tumulte qui s'y est élevé, qu'abandonnant précipitamment leur couche ils se hâtent de franchir le seuil de la maison, n'emportant aucune des choses du dedans, et ne se préoccupant uniquement que de dérober leur corps aux flammes et de devancer la marche rapide et envahissante du feu : ainsi firent ces femmes. A la vue de l'incendie qui embrasait la terre entière, elles franchirent sur-le-champ les portes de la ville, et s'enfuirent, ne songeant qu'à une chose, à sauvegarder de toutes les manières le salut de leur âme. Il y avait alors un incendie terrible, en effet; de plus, il régnait de profondes ténèbres, des ténèbres plus affreuses que celles de la nuit : c'est pourquoi les amis comme dans l'obscurité méconnaissaient leurs amis, et les hommes livraient leurs femmes; et c'est pourquoi on passait à côté des ennemis pour assaillir des amis et des proches : c'était comme une horrible mêlée nocturne; tout était bouleversé. C'est dans ces circonstances que nos martyres quittèrent leur patrie, à l'exemple du patriarche Abraham, auquel il avait été dit : «Sors de ton pays et de ta famille.» (Gene 12,1) Tel était le parti que leur dictait ce temps de persécution, d'abandonner leur patrie et leur famille, pour conserver le céleste héritage. La mère sortit donc de sa maison accompagnée de ses deux filles. Pour vous, n'écoutez pas avec indifférence parler du départ de ces femmes, qui avaient reçu une éducation libérale et qui n'avaient jamais expérimenté de pareils maux; mais pesez dans votre pensée ce que cette extrémité avait de dur, ce que la chose avait de difficile. Si des hommes qui entreprennent un voyage ordinaire, quoiqu'ils soient pourvus de montures, de serviteurs, cheminent en sécurité, maîtres de revenir, éprouvent cependant de nombreux ennuis, supportent de nombreux désagréments; quand il s'agit d'une femme et de jeunes filles, privées de serviteurs, abandonnées de leurs amis, au sein du désordre, du trouble et d'une intolérable frayeur, exposées à des dangers divers, combattant pour leur âme et environnées d'ennemis de toute

part, quel discours racontera dignement les luttes de ces femmes, leur courage, leur grandeur d'âme et leur foi ? Si la mère fût partie seule, l'épreuve n'eût pas été aussi terrible; mais elle emmenait ses filles, et toutes deux vierges; en sorte qu'elle était en proie à une double frayeur et à des sollicitudes infinies : plus une chose a de prix, plus il est difficile de la conserver. Elle partit donc avec ces deux vierges, ne sachant à quel asile les confier. Vous le savez cependant : il ne faut rien moins que des appartements secrets, des gynécées, des portes, des verrous, des gardiens, des surveillants, des servantes, des nourrices, la présence continuelle de la mère, la prudence du père, les précautions les plus grandes des parents, pour conserver intacte la fleur de la virginité; et encore n'y réussit-on qu'avec peine. Or, cette mère était privée de tous ces secours : comment donc a-t-elle pu la conserver ? Par le secours des lois divines. Elle n'avait point une maison pour la protéger; mais une main puissante était étendue d'en haut sur sa tête : elle n'avait ni portes ni verrous, mais elle avait la véritable porte qui la défendait contre toute attaque. Et de même que Loth assiégé dans sa maison au milieu de Sodome, ne ressentit aucun mal, les anges étant avec lui; ainsi ces martyres, assiégées de tout côté au milieu de Sodome et d'une infinité d'ennemis, ne ressentirent aucun mal, parce que le Seigneur des anges habitait dans leurs âmes. Elles ne souffrirent pas davantage dans le chemin désert qu'elles suivirent; car elles tenaient la véritable route qui les conduisait vers les cieux. Aussi, au sein d'une guerre et d'un bouleversement et d'une tourmente semblables, elles n'en marchaient pas moins d'un pas sûr. Chose étonnante, ces brebis s'avançaient au milieu des loups, ces agneaux cheminaient au milieu des lions, et personne ne jeta sur elles des yeux impudiques : et comme il avait empêché les Sodomites, qui se trouvaient auprès de la porte, d'en apercevoir l'entrée, ainsi Dieu frappa d'aveuglement tous les yeux pour sauvegarder l'honneur de ces vierges.

5. Elles se dirigent donc vers une ville nommée Edesse, ville moins policée que bien d'autres, mais beaucoup plus religieuse. Quel autre asile comparable à cette ville eussent-elles cru pouvoir trouver dans un si fort ouragan, quel autre port gagner dans une telle tempête ? Et cette ville accueillit ces étrangères, étrangères quand à la terre, mais concitoyennes quant aux cieux; elle reçut ce dépôt et le garda. Et que personne n'accuse ces femmes de faiblesse, parce qu'elles ont pris la fuite; elles accomplissaient le précepte suivant du Seigneur : «Lorsqu'on vous persécutera, fuyez d'une ville dans l'autre.» (Mt 10,23) L'ayant entendu, elles prirent la fuite; et en même temps se tressait pour elles une même couronne. Et cette couronne quelle était-elle ? La couronne réservée au mépris de tous les biens d'ici-bas. «Quiconque abandonnera ses frères et ses sœurs, a-t-il été dit, ou sa patrie, ou sa maison, ou ses amis, ou ses parents, recevra le centuple et obtiendra la vie éternelle.» (Mt 19,29) Et elles étaient là, en la compagnie du Christ; car si, là où deux ou trois personnes sont rassemblées, il est au milieu d'elles, certainement là où non seulement elles étaient rassemblées, mais où, de plus, elles enduraient l'exil pour son nom, il y avait encore plus de droit à son assistance. Or, tandis qu'elles habitaient Edesse, on envoyait partout des édits pervers où la tyrannie était poussée à l'extrême et où la cruauté allait jusqu'à la barbarie. Que les proches, disaient-ils, livrent leurs proches, les maris leurs épouses, les pères leurs enfants, les enfants leurs pères, les frères leurs frères, les amis leurs amis. Ici, veuillez vous souvenir du langage du Christ, et admirer sa prédiction; car il avait annoncé ces choses depuis longtemps. «Le frère, avait-il dit, livrera le frère, le père son enfant; les enfants s'élèveront contre leurs parents.» (Mt 10,21) Prédiction qui a trois fins : premièrement, elle a pour fin de nous apprendre la puissance du Sauveur et sa divinité réelle, puisqu'il prévoit longtemps à l'avance ce qui n'existe pas encore. Qu'il annonce l'avenir dans ce but, ces paroles vous le montrent : «Si je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, c'est afin qu'en les voyant arriver, vous croyiez en moi.» (Jn 19,29) En second lieu, il veut empêcher ses ennemis de dire que ces choses arrivent, ou à son insu, ou contre son gré. Les ayant prévues de loin, il aurait pu les arrêter. Il ne l'a pas fait pour que nos couronnes en soient plus éclatantes. Tels sont les motifs de la prédiction précédente. Il y en a encore un troisième. Et quel est-il ? Il voulait faciliter la lutte aux combattants. Les épreuves inattendues, quelles qu'elles soient, nous semblent rudes et excessives; tandis que les épreuves prévues et attendues, nous sont légères et faciles. Les ennemis qui, alors, imposaient de tels ordres, en même temps qu'ils manifestaient leur cruauté, accomplissaient sans le savoir la prophétie du Sauveur.

Et les frères livraient les frères, et les pères les enfants, et la nature combattait la nature, et les liens de la parenté étaient mis en pièces, et toutes les lois étaient bouleversées, partout régnaient le trouble et le désordre, et les démons inondaient les maisons du sang d'une même famille. Certainement le père qui livre son fils est bien celui qui l'égorge : s'il n'a pas enfoncé le poignard, s'il n'a pas accompli le meurtre de sa main, il a fait néanmoins tout

cela par la pensée; car quiconque livre à un meurtrier sa victime, est lui-même l'auteur de l'homicide. Poussons, disaient les démons, les pères à immoler leurs enfants; faisons des enfants, par la trahison, autant de parricides. – Autrefois, en effet, on leur offrait de semblables sacrifices, et les pères égorgeaient leurs enfants. «Ils ont sacrifié, s'écriait le prophète, leurs fils et leurs filles aux démons.» (Ps 105,37) C'est de ce sang que les démons étaient altérés; et comme le Christ avait mis un terme à ces sacrifices impies et abominables, ils s'efforçaient de les remettre en vigueur. Cependant, n'osant pas dire ouvertement et sans pudeur : Égorgez vos enfants, parce que personne ne les aurait écoutés, ils usent de détours et de ruse pour imposer ce commandement et cette loi; et, par la bouche des juges ils ordonnent aux pères de livrer leurs enfants. Peu nous importe, disaient-ils, qu'un père égorge son enfant lui-même, ou qu'il le livre au couteau : dans l'un et l'autre cas, il commet le même crime.

Ainsi, tandis que les yeux étaient frappés des parricides, des infanticides, des fratricides, du désordre et des perturbations qui s'affichaient partout, ces femmes jouissaient du calme le plus profond. Le rempart dont elles étaient entourées était l'espérance des biens à venir. Habitant une terre étrangère, elles n'y étaient pas comme dans une terre étrangère; car elles avaient leur véritable patrie, la foi, leur propre cité, la confession; et, soutenues par leurs magnifiques espérances, elles restaient insensibles au présent, et ne regardaient que l'avenir. Sur ces entrefaites, le père arrive dans cette ville accompagné de soldats, pour s'emparer de cette proie. Il arrive père et époux, père des deux jeunes filles, époux de leur mère, si toutefois l'on doit accorder à un homme qui agit de la sorte le titre de père et d'époux. Mais ayons pour lui tous les ménagements possibles; il a été le père de deux martyres et l'époux d'une martyre. N'allons pas, par nos accusations, envenimer sa blessure.

6. Et admirez, je vous prie, la sagesse de ces femmes. Quand il fallait fuir, elles out fui; quand il a fallu marcher au combat, elles sont restées fermes, et elles sont allées en avant, avec l'amour du Christ pour chaîne. S'il ne faut pas rechercher les épreuves, cependant, lorsqu'elles se présentent, il faut en soutenir le choc, pour faire preuve dans le premier cas de modestie, et dans le second de courage. Ainsi firent alors nos martyres : revenant sur leurs pas, elles marchèrent au combat. Car la lice était ouverte : et le temps de la lutte était venu. Or, voici quel fut le genre du combat. Elles vinrent dans la ville appelée Hiéropolis; et de là, elles arrivèrent sûrement à la cité sainte, de la manière suivante. Le long du chemin qu'elles suivaient, coulait un fleuve. Elles se déroberent aux soldats, qui prenaient leur repas et s'abandonnaient à l'ivresse : d'autres disent qu'elles se servirent de leur père pour tromper les soldats, et je le crois volontiers; car peut-être celui-ci l'a-t-il fait afin d'avoir à alléguer au jour du jugement une faible excuse en faveur de sa délation, dans l'assistance, le secours et les facilités qu'il leur aurait fournies pour accomplir leur martyre : prenant donc leur père pour complice, et ayant réussi par son entremise, à éloigner les soldats, elles entrèrent dans le fleuve, et s'abandonnèrent au courant des flots. La mère y entra avec ses deux filles. Que les mères et les vierges prêtent ici l'oreille, les unes pour obéir à leurs mères, les autres pour élever ainsi leurs filles, pour aimer ainsi leurs enfants. La mère y entra donc ayant à ses côtés ses deux filles, la femme au milieu des deux Vierges, le mariage séparant la virginité; au milieu se trouvait le Christ. Semblable à un arbre, de la racine duquel s'élancent en des sens opposés deux rejetons, cette bienheureuse entra dans le fleuve avec ses deux filles à ses côtés, elle les entraîna dans les flots, et elles furent englouties. Ou plutôt elles ne furent point englouties, mais elles reçurent un nouvel et étrange baptême. Si vous voulez vous convaincre que ce fut un baptême véritable, écoutez le Christ appelant sa propre mort de ce nom. S'adressant aux fils de Zébédée : «Vous boirez mon calice, leur dit-il et vous recevrez le baptême que je recevrai moi-même.» (Mc 10,38) Et quel baptême le Christ a-t-il reçu après le baptême de Jean, sinon celui de la mort et de la croix ? Par conséquent, de même que Jacques reçut le baptême du Christ, non sur la croix, mais en ayant la tête tranchée; de même ces femmes, bien qu'elles n'aient point été crucifiées et qu'elles aient expiré dans les eaux, ont reçu le même baptême que le Christ. C'est leur mère qui le leur donna. Que dites-vous ? Qu'une femme baptise ? Oui, ces baptêmes-là, des femmes les donnent : cette femme le donna en cette circonstance; elle fut investie d'un sacerdoce. Car elle offrit des hosties spirituelles, et la volonté suppléa chez elle à l'imposition des mains. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que pour son sacrifice elle n'eût besoin ni d'autel, ni de bois, ni de feu, ni de glaive : le fleuve fut pour elle tout cela, autel, bois, glaive, feu, sacrifice, baptême, et un baptême plus manifeste encore que notre baptême. Paul disait de celui-ci : «Nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort.» (Rom 6,5) Mais du baptême des martyrs il ne dit plus qu'il constitue une ressemblance, mais une reproduction de sa mort.

La mère conduisait donc ses filles, comme si elle les eût amenées, non vers le fleuve, mais dans la chambre nuptiale elle-même. Elle les conduisait les tenant l'une et l'autre à ses côtés; et disant : «Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a données.» (Is 8,18) Vous me les avez données, et c'est à vous que je les confie, que je confie et moi-même et tout ce qui m'est cher. De la sorte, cette femme subit un double, ou plutôt un triple martyre. Elle le subit d'abord en elle-même, et puis en la personne de ses deux filles. Si au moment de se précipiter dans les flots, elle eut besoin d'une grande énergie, lorsqu'elle y entraîna ses enfants avec elle, il ne lui en fallut pas moins, et même il lui en fallut bien davantage; car, d'ordinaire, les mères souffrent moins lorsqu'elles sont elles-mêmes sur le point de mourir, que lorsque leurs filles éprouvent ce triste sort. Conséquemment, celle-ci subit en la personne de ses filles un martyre plus cruel : elle dut combattre la voix tyrannique de la nature, résister aux ardeurs de la tendresse maternelle, aux intolérables déchirements de ses entrailles, et aux troubles de son cœur de mère. Une femme qui voit mourir une de ses filles prend la vie en horreur. Puisque celle-ci, au lieu de voir mourir en un instant ses deux filles, les entraîne de sa propre main à la mort, songez à ce qu'elle eut à souffrir, endurant réellement une épreuve dont les autres peuvent à peine écouter le récit. – Cependant les soldats ne sachant rien de ce qui s'était passé, attendaient qu'elles se remissent sous leur garde; mais elles étaient déjà avec les anges du ciel, avec les soldats du Christ. Quant à leurs gardiens, ils ne les voyaient pas, n'ayant pas les yeux de la foi. Paul a dit de la mère : «Elle sera sauvée par la génération des enfants.» (1 Tim 2,15). Ici ce sont les filles qui ont été sauvées par la mère. C'est ainsi que les mères devraient enfanter. Cet enfantement serait bien supérieur au premier; et si les douleurs en sont plus vives, les avantages en sont plus considérables. Touchant ce dernier enfantement, toutes les mères savent quelle douleur on éprouve à voir une fille mourir; mais qu'une mère l'immole de sa propre main, c'est une chose au delà de toute expression.

7. Et pour quelle raison cette femme n'a-t-elle point paru devant le tribunal ? – C'est qu'elle voulait emporter le trophée avant le combat, ravir la couronne avant la lutte, avant l'épreuve recevoir le prix. Elle redoutait, non les tourments, mais les yeux impudiques des infidèles : elle ne craignait pas d'avoir les flancs déchirés; mais elle craignait qu'on ne flétrit la virginité de ses filles. Qu'elle ait éprouvé la première de ces craintes et non la seconde, et que ce motif l'ait éloignée du tribunal, en voici la preuve. Elle eut à supporter dans le fleuve de bien plus cruelles tortures; comme je l'ai dit tout à l'heure, il est bien moins douloureux et bien moins cruel de voir sa chair déchirée, que de faire périr de sa propre main ses propres entrailles, ses filles, veux-je dire, et de les voir englouties dans les flots. Il eût fallu à cette femme bien moins de philosophie pour endurer les tourments, que pour avoir la force de tenir la main de ses enfants et de les entraîner avec elle dans le courant du fleuve. Il n'est pas, en effet, également pénible pour une mère de voir le mal que d'autres personnes font éprouver à ses enfants, et d'être elle-même l'instrument de leur mort, d'être pour elles le ministre du trépas, et de remplir auprès d'elles le rôle de bourreau : les déchirements dans ce dernier cas sont bien plus insupportables. Vous confirmerez mes paroles, vous toutes qui avez été mères, qui avez expérimenté les douleurs de l'enfantement, et qui avez eu des filles. Comment put-elle saisir la main de ses enfants ? comment sa propre main ne se dessécha-t-elle point ? comment ses nerfs ne perdirent-ils pas toute force ? comment ne fut-elle pas hors d'elle-même ? comment sa raison put-elle concourir à l'accomplissement d'un pareil acte ? Car cet acte lui était plus amer qu'une infinité de tourments, et son âme était déchirée, si son corps ne l'était pas. Mais pourquoi nous obstinerions-nous à poursuivre un but impossible à atteindre ? Aucun discours ne saurait exprimer la grandeur de cette épreuve : la femme qui en a fait l'expérience et qui l'a soutenue connaît ce que sont de pareils combats.

Ces choses, que les mères les écoutent, que les jeunes filles les écoutent : les mères afin de former ainsi leurs filles; les jeunes filles afin d'obéir ainsi à leurs mères, car la mère qui donna un semblable conseil ne mérite pas seule nos louanges : nous devons encore admirer ses filles de n'avoir pas hésité à le suivre. Des liens ne furent pas nécessaires à la mère pour attacher les hosties et les victimes; les génisses ne regimbèrent pas : traînant avec une ardeur et une âme égales le joug du martyre, elles entrèrent dans le fleuve, laissant leurs chaussures sur la rive. Elles le firent par attention pour leurs gardes; tant ces saintes avaient de charité. Elles voulaient leur laisser le moyen de se justifier devant le tribunal, si, par hasard, un juge dur et cruel les accusait de noire trahison, et d'avoir à prix d'argent rendu la liberté à ces femmes. Elles laissèrent donc leurs chaussures pour témoigner en faveur des soldats qu'elles s'étaient précipitées, sans complicité de leur part, et à leur insu, dans le fleuve.

Peut-être vous sentez-vous embrasés d'amour pour ces saintes femmes. Prosternons-nous donc avec ce sentiment devant leurs restes. Embrassons les cercueils qui les renferment;



car les cercueils des martyres peuvent avoir une grande vertu, de même que les ossements des martyres une grande puissance. Non seulement en ce jour de fête, mais encore les autres jours, venons les implorer, supplions-les, pressons-les de devenir nos protectrices. Ce n'est pas seulement durant leur vie, mais aussi après leur mort qu'elles jouissent d'un grand crédit : il est même plus grand après leur mort. Maintenant elles portent les stigmates du Christ : et il leur suffit de montrer ces stigmates pour obtenir de leur roi toute chose. Puisque telles sont l'amitié et la puissance que Dieu leur accorde, intéressons-les à notre sort par notre empressement et notre assiduité à les venir implorer, et attirons-nous par leur entremise la miséricorde de Dieu. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.